

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Témoignages

Pascal Corriveau, Réal d'Anjou, Paule Daveluy, Cécile Gagnon, Suzanne Martel
and Raymonde Simard-Martin

Volume 9, Number 2, Fall 1986

Monique Corriveau : 10 ans après

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12966ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

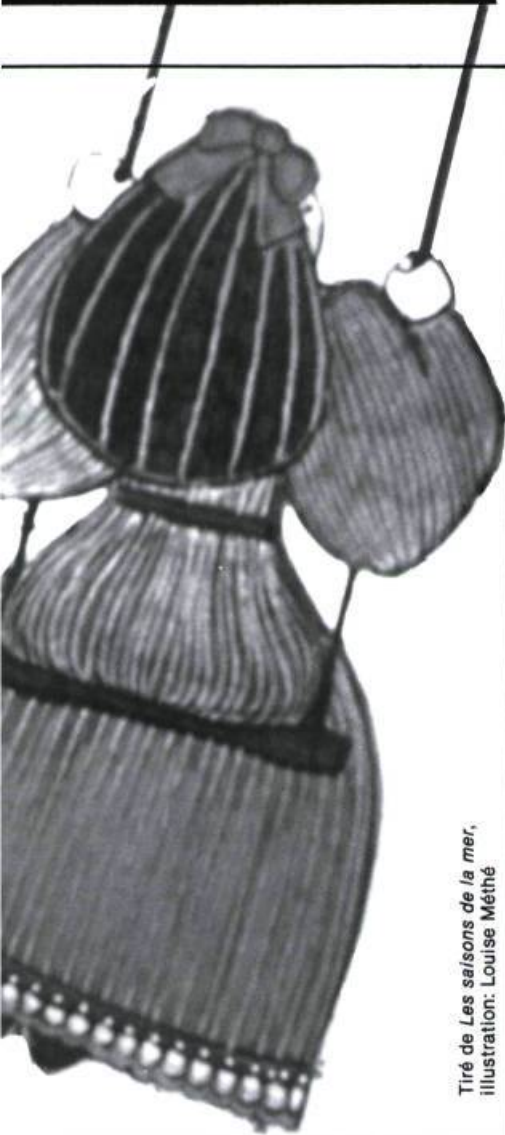
1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Corriveau, P., d'Anjou, R., Daveluy, P., Gagnon, C., Martel, S. & Simard-Martin, R.
(1986). Témoignages. *Lurelu*, 9(2), 7–11.

TÉMOIGNAGES



Tiré de *Les saisons de la mer*,
illustration: Louise Méthé

Pascal Corriveau

Cela me prend toujours un peu par surprise lorsqu'on me demande: «Monique Corriveau, c'est parent avec vous?» La dernière fois, la scène se passait à la bibliothèque de l'école secondaire où j'enseigne: Mélissa, l'une de mes élèves, venait de mettre la main sur *Max*, un roman de ma mère. La réponse affirmative que j'ai fournie a trouvé quelqu'un de bien sceptique. Difficile à croire que cet imprimé puisse avoir quelque lien de «parenté» avec la personne de son professeur!

Mais, jadis, tout autant pour moi, la surprise avait été forte de constater que toutes les mères ne faisaient pas profession d'écrire. En effet, en rentrant de l'école chaque après-midi, je surpris maman à sa table de travail, en plein élan d'inspiration

romanesque. S'interrompant quelques instants, elle me narrait, l'oeil brillant, les dernières péripéties auxquelles elle livrait ses héros et héroïnes ou encore me lisait quelques extraits bien sentis, sans même laisser le temps à l'encre de sécher. Puis ma mère se replongeait dans cet environnement où se côtoyaient bouts de papier, ciseaux, papier collant et univers romanesque («Il faut écrire tout de suite ses idées, de peur de les oublier», disait-elle.)

Pour elle et, de là, pour toute sa famille, l'écriture accompagnait le quotidien. «Manuscrit», «intrigue», «transcription», «éditeur», «bleus», «lancement»: ces termes avaient-ils quelque connotation d'étrangeté? Point du tout! Ils faisaient partie des meubles, comme on dit.

Ceci au même titre d'ailleurs que les rayons de bibliothèque qui tapissaient les murs de la maison familiale. «Encore des livres»? s'inquiétait mon père devant ses derniers achats. Le problème demeurait de les stocker, non pas de les lire, car maman en faisait grande consommation: romans d'aventures, policiers, classiques en tout genre et de toute époque (je me souviens tout particulièrement de ses périodes «Proust», «Valéry» et «Montaigne») traçaient les sentiers de ses lectures éclectiques.

Ma propre manie de fureter dans les librairies et bibliothèques n'a pas d'autre origine, bien sûr. Et cette passion des livres que Monique Corriveau a su communiquer à ses proches n'a pas encore touché son terme ou ses limites, semble-t-il, car voilà Mélissa, ma jeune écolière, plongée elle aussi dans les aventures de Max.

Réal d'Anjou

Rendre hommage à Monique Corriveau par un écrit digne d'elle, ce n'est pas facile. Je souhaiterais avoir sa simplicité et sa facilité. Je sais à l'avance que ses proches m'excuseront de ne pouvoir le faire mieux.

Je ne sais plus tout à fait comment j'en suis venu à solliciter d'elle le manuscrit de son premier ouvrage. Je crois cependant que c'est à la suite de la nouvelle que l'Association canadienne des éducateurs de langue française (ACELF) venait de lui décerner son prix littéraire de 1958. Ce premier prix littéraire n'allait pas être son dernier, car Monique en a accumulé plusieurs au cours de sa trop brève carrière d'écrivain pour la

jeunesse: le prix de l'ACELF une ou deux fois encore; en 1964, le grand prix des concours littéraires du Québec, section littérature de jeunesse; la médaille de l'Association canadienne des bibliothèques — Canadien Library Association (ACB-CLA); le premier prix du concours littéraire de la Commission du centenaire de la confédération canadienne, catégorie livres pour enfants.

Cette abondance de prix littéraires indique assez clairement le talent prometteur qu'elle avait. Prolifique à plus d'un titre, Monique semblait avoir parié qu'elle écrirait un nombre suffisant d'ouvrages pour en dédier un à chacun de ses enfants. Il suffit de lire les dédicaces de ses premiers livres. *Le secret de Vanille* (1962), «À Bernadette, ma petite fille aux joues roses»; *Les jardiniers du hibou* (1963), «À mon fils François»; *Le wapiti* (1964), «À Mathieu, mon fils aîné»; *Le maître de messire* (1965), «À mon cher Thomas»; *Max* (1965), «À mon fils Pascal»; *La petite fille du printemps* (1966), «À Marie-Noël, ma vraie petite fille du printemps»; *Cécile* (1968) (illustré par Marie-Noël), «À Sophie»; *Max au rallye* (1968), «À mon fils Vincent». Monique a aussi publié d'autres titres qu'elle a dédicacés à Isabelle et à Jeanne, ses deux autres filles.

«Un enfant, un livre, un pari apparent que Monique a largement dépassé. De son vivant, dix-sept ouvrages parus et autant de manuscrits non publiés. Ses huit premiers livres publiés par mes soins, et sans doute tous ceux qui ont suivi, auraient mérité de connaître une beaucoup plus grande diffusion. Malheureusement, je n'ai pu la leur procurer faute des moyens commerciaux nécessaires.

Dès le début des années soixante, les ouvrages si prometteurs de Monique Corriveau avaient beaucoup compté dans ma décision de répondre à l'invitation d'autres jeunes femmes qui écrivaient pour la jeunesse de fonder une petite maison consacrée à la littérature de jeunesse. À l'époque au Québec, aucune maison d'édition ne faisait de la littérature pour jeunes sa principale raison d'être. L'occasion semblait propice: la raison sociale Éditions Jeunesse, qui avait été exploitée quelques années auparavant par un groupe d'éducateurs québécois, me fut cédée; je la fis naître à Québec en 1962.

Dans les quelques années qui suivirent, cinq collections virent le jour. Bien vues par la critique, les Éditions

Jeunesse étaient bien alimentées par une dizaine de jeunes femmes intelligentes et dynamiques, toutes du Québec, qui empruntaient leurs thèmes à la réalité géographique et sociale du Canada français. Monique Corriveau en était, tout comme Paule Daveluy, Béatrice Clément, Suzanne Martel, Madeleine DesRivières, Simone Hudon, Cécile Gagnon, Rolande Allard-Lacerte, Suzanne Rocher, Madeleine Gaudreault-Labrecque, etc. De la bonne littérature jeunesse comme il ne s'en était pas publié régulièrement au Québec.

C'est ainsi qu'en février 1964 l'Instruction publique *recommande* d'adopter dès septembre 1964, et *ordonne* d'adopter dès septembre 1965 *Le secret de Vanille* comme livre de lecture dirigée pour les filles de 8e année (cours secondaire). Ce qui faisait écrire à un critique de littérature jeunesse:

«Nous pouvons désormais former notre jeunesse scolaire dans des classiques de chez nous.»

Ce même critique déclarait au cours d'une entrevue télévisée:

«Je défie les écrivains européens pour la jeunesse d'offrir aux jeunes de chez nous des ouvrages dont le français soit plus correct. On insiste trop actuellement sur la restauration de notre langue pour ne pas donner à cette considération tout son poids.»

Monique Corriveau inventait et écrivait avec facilité et simplicité des histoires dans un excellent français. Je l'ai vue souvent, lorsque j'allais chez les Corriveau à Sainte-Foy, ou à leur maison de campagne à Saint-Joseph-de-la-Rive où la famille passait les étés, faire la vaisselle après le repas tout en griffonnant dans un cahier des idées ou des phrases pour ses histoires. Monique était une jeune mère de famille souriante et d'une humeur toujours égale, oeuvrant sans cesse au sein d'une famille nombreuse et heureuse. Une qualité remarquable chez elle était son intégrité à toute épreuve. Je n'ai jamais pu la décider à critiquer le manuscrit d'une collègue: elle me disait qu'elle n'avait pas la compétence pour faire cela...

La maladie qu'elle supporta avec tant de résignation l'a ravie beaucoup trop tôt aux siens et aux jeunes lecteurs québécois.

J'ai souvent regretté de n'avoir pas eu à ma disposition les instruments nécessaires pour susciter la traduction

en anglais de ses ouvrages et faire de cette auteure une célébrité dans le domaine de l'édition. Un seul de ses ouvrages, *Max*, a été traduit; chez *Copp-Clarke*, à Toronto, et en Écosse, à Édimbourg, chez *Oliver & Boyd*. Tous ses ouvrages auraient mérité d'être traduits et, entre autres, *Le wapiti* aurait pu devenir le thème d'un excellent film pseudo-historique pour les jeunes et les moins jeunes.

Avec un fonds aussi bien garni de littérature de jeunesse, autant de succès et de talentueuses auteures, une petite maison d'édition ne pouvait manquer d'être convoitée par des maisons plus prestigieuses. Sollicité de part et d'autre, j'en suis venu, après mûre réflexion, à penser qu'une maison plus grande, mieux structurée, plus dynamique et possédant des moyens financiers plus considérables pourrait mieux faire justice aux auteurs qui s'étaient tant dévouées et aux nombreux ouvrages publiés aux Éditions Jeunesse au cours de leur courte existence. Après des mois de négociations, je cédaï les Éditions Jeunesse à une grande maison de Montréal qui avait fait ses preuves et semblait avoir le vent dans les voiles. Hélas, moins d'une année après, elle faisait faillite.

Fort heureusement, malgré la «déconfiture» de cette maison, les derniers ouvrages de Monique ont pu voir le jour dans une ou deux collections d'une autre maison plus sérieuse qui faisait déjà elle aussi un peu de littérature de jeunesse, les éditions Fides. Autant que je sache le succès continue de couronner ces ouvrages. Bravo!

Rendre hommage à Monique Corriveau, je répète que ce n'est pas chose facile. Elle mériterait qu'on érige un monument à sa mémoire!

Paule Daveluy

Monique en trois images

La mémoire nous rend nos souvenirs comme elle les enregistre: avec décors, sons et couleurs. En gros plans. De Monique, rencontrée à la faveur d'un métier partagé, et aimée pour son authenticité, je garde trois images qui la rappellent telle qu'elle était, du temps de notre amitié. Une amitié qui perdure par-delà l'au-delà.

La première image: Dans sa cuisine de Sainte-Foy, tout en bavardant avec moi, Monique prépare un ragoût pour sa maisonnée (sept enfants, alors) et ses invités du week-end: mon mari et moi. Arrondie par une maternité prochaine, le cheveu en bataille, l'oeil pétillant, elle lâche à tout moment ses chaudrons pour noter, sur des bouts de papier semés çà et là autour d'elle, une observation, une phrase de dialogue, un rebondissement à l'intrigue du roman en cours, une chute qu'elle cherchait sans la trouver. Ce jour-là, nous rebaptisons ensemble sa *Petite fille du printemps*. Et elle rit, de ce joli rire qui n'appartient qu'à elle, mordant à la vie sans savoir que celle-ci lui sera si cruellement comptée. *Monique, ma chaleureuse*.

La seconde image: Quelques années plus tard, vers 1972, dans la salle à manger des Martel, à Outremont, se termine la réunion mensuelle de la toute nouvelle association *Communi-*

Monique Corriveau (à gauche) et Cécile Gagnon entourées de quatre enfants en juin 1959.



nication-Jeunesse. Le café et les gâteaux sont servis. Notre hôtesse nous gâte et nous nous attardons. Cadeau inattendu: Monique, en visite chez sa soeur Suzanne, se joint à nous. Elle est si mince, dans son pantalon noir et son chemisier blanc, qu'elle en paraît presque diaphane. Un appareil orthopédique pèse à sa cuisse droite, là où on lui a enlevé le nerf sciatique. Elle sait que son cancer aura raison d'elle, mais ses yeux n'en sourient pas moins à ces amis qui l'entourent, navrés, ne sachant que lui dire. C'est elle, en fin de compte, qui remonte le moral de tout le monde. Elle qui, s'avisant de ma lassitude à pratiquer un métier ingrat, m'ordonne:

— Continue, Paule. Continue d'écrire. C'est important.

Et qui ajoute, comme une promesse: — Moi aussi, je vais continuer tant que je le pourrai.

Monique, ma valeureuse.

La troisième image: Même maison de Sainte-Foy. Même salon-salle à manger. Le long du mur du fond, un cercueil. Monique y gît, revêtue du cafetan blanc que sa soeur Suzanne lui a offert et qui symbolise le pays imaginaire qu'elles ont inventé ensemble: le Gotal. C'en est fini pour Monique de la souffrance et des arrachements. Elle est partie et, pourtant, elle est là. Chez elle. À nous accueillir. La vie continue de battre autour d'elle en un quotidien que son départ rend grave sans que pourtant, il n'accable. Son mari, ses dix enfants, ses amis partagent le repas du midi à la table familiale, tout à côté.

Elle l'a voulu ainsi

Et c'est, au livre de sa vie,

Comme dans ceux qu'elle a écrits —

Jusqu'à la fin, tel que promis — ,

Une chute merveilleusement réussie.

Monique, ma ratoureuse!

Cécile Gagnon

Monique Corriveau ou comment ne jamais s'ennuyer

Il me faudrait quarante pages au moins pour raconter ce qu'a été Monique pour moi. D'abord, je précise qu'elle a fait partie de mon environnement immédiat depuis ma naissance. Tous les membres de la famille Chouinard y compris la grand-maman Rouillard étaient nos voisins. Nos deux familles habitaient deux grandes maisons bourgeoises sur l'avenue de



Tiré de *Le secret de Vanille*,
illustration: Cécile Gagnon

Bernières à Québec; moi, au numéro 14, Monique au 16; des maisons avec des greniers (une merveille!), une cour, et en face, le plus épatant terrain de jeux que l'on puisse imaginer: les plaines d'Abraham. Nos mamans (et nos grand-mamans) étaient de grandes amies et elles le sont restées toute leur vie.

Malgré nos différences d'âge (Monique était de onze ans mon aînée), je sais maintenant, avec le recul, tout ce que m'a apporté l'exemple de cette «grande» voisine qui a été mon amie. Son enthousiasme, son non-conformisme et son imagination peu commune ont laissé des traces ineffaçables dans mon esprit de petite fille. Malheureusement, j'étais trop petite: je n'ai pas participé à tous les jeux qu'inventaient tout près de moi Suzanne et Monique, à la tête farcie d'aventures merveilleuses. Mais j'écoutais avec ravissement tout ce que ma soeur France, qui avait la chance d'être la copine de Monique, pouvait me raconter des séances, des activités et des excursions qu'elles faisaient ensemble chez les guides. C'est dans ce cadre que Monique, lors d'événements sportifs, gagnait invariablement toutes les compétitions de saut en hauteur. Elle bondissait littéralement, d'où son surnom de Panthère invincible. Est-ce au sein de cet organisme florissant à l'époque qu'elle s'est mise à cultiver ses dons d'invention? Peut-être, mais ça ne s'arrêtait pas dans le sous-sol de l'église Saint-Dominique où se réunissaient les adolescents.

Féru de lectures du type aventures et espionnage (Rudyard Kipling, la collection Signe de piste et surtout La bande des Ayaks), Monique organisait avec sa soeur et de nombreux cousins et amis de fabuleuses épopées dra-

matiques dans le grenier de la grande maison. C'était à la fois du théâtre et des courses au trésor où l'on séquestrait des otages, kidnappait des enfants, volait des trésors dans un décor de désert d'Arabie où le sable était remplacé par... des couvertures! C'était l'époque où les enfants inventaient leurs jeux sans attendre qu'on les achète pour eux. L'imagination suppléait à tous les manques et à tous les appareils coûteux d'aujourd'hui.

Monique avait imaginé un système ingénieux pour communiquer avec ma soeur: une ficelle partant de sa chambre rejoignait celle de ma soeur dans la maison toute proche. Elle tirait sur la ficelle et la lampe de ma soeur s'allumait. Signal convenu. Libellule solitaire (ma soeur) n'avait plus qu'à se servir du téléphone rudimentaire confectionné à l'aide de deux boîtes de conserve vides pour échanger des messages secrets avec Panthère invincible. Ah! que j'avais hâte de grandir et de pouvoir, moi aussi, envoyer des messages dans la nuit!

Puis, les années ont passé. À la période de l'Avent, à l'heure du petit déjeuner, mon père nous annonçait en feuilletant *L'Événement Journal* du matin: «Il y a un conte de Noël de Suzanne et un autre de Monique. Vous les lirez, les petites filles.»

En effet, à chaque année, Suzanne et Monique gagnaient inmanquablement le concours ouvert aux jeunes écrivains en herbe. Elles savaient déjà écrire mieux que tous les autres. Je lisais leurs contes, et mon admiration grandissait. Puis, je courais chez elles emprunter *La semaine de Suzette*, *Le journal de Bernadette* ou *Les aventures de Sir Jerry, détective*.

Le temps a coulé. Monique a quitté la grande maison. Moi aussi, car j'avais décidé de devenir illustratrice de livres pour enfants, métier bien suspect à l'époque. Quand je revenais de Boston où j'étudiais, je me précipitais chez Monique, déjà mère de cinq ou six bambins, et je dessinais pour et avec eux. Monique m'accueillait toujours avec joie. On me montrait le film que les parents avaient tourné pendant les vacances avec l'aide des enfants tour à tour comédiens, metteurs en scène, monteurs, graphistes. L'invention, l'art d'utiliser toutes les ressources créatrices, ne faisaient pas défaut chez les Corriveau!

Aussi, en habituée de la famille, ce n'est pas surprenant que j'aie illustré le premier livre de Monique, *Le secret*

de Vanille, publié par les éditions du Pélican à Québec en 1959. C'était mon premier travail professionnel. On y retrouve les petites filles que nous avons été, descendant à pied la Grande-Allée jusqu'au couvent des Ursulines (voir illustration).

Monique et moi avons gardé le contact, de loin en loin, pendant toutes ces années jusqu'à la fin. Je passe sous silence la peine que m'a causée son départ. Pourtant, j'évoque aujourd'hui sans tristesse son souvenir. Parfois, quand j'écris, je la revois avec ses grands yeux, toujours curieuse de tout voir, de ne rien laisser passer. J'entends le son particulier de sa voix. Le souvenir de sa simplicité, de sa générosité et de son ouverture d'esprit, je le garderai toute ma vie. Ce qu'elle m'a transmis de plus précieux, c'est cette confiance inébranlable dans l'imagination. De mille façons différentes, Monique Corriveau m'a dit: «On ne s'ennuie jamais quand on sait inventer.» Je pense qu'elle-même ne s'est jamais ennuyée. Et je serais prête à parier que chez les Corriveau on n'entendait pas souvent: «J'ai rien à faire», ce désolant constat d'ennui.

Même si ses écrits ont un peu vieilli, je peux dire que Monique aura été un ferment pour toute une génération de parents, d'enseignants, d'animateurs et d'enfants qu'elle a côtoyés à une époque où on s'intéressait bien peu à la littérature de jeunesse et à celle du Québec encore moins. Moi, je sais que c'est en partie à cause d'elle, à cause de sa bonne humeur communicative et du plaisir qu'elle manifestait à écrire, que j'écris aujourd'hui. Pour ça, et pour tout le reste, je lui dis: Merci, Panthère invincible.

Suzanne Martel

Mon beau-frère Bernard Corriveau m'a offert la série des manuscrits écrits par ma soeur dans les cinq années précédant sa mort. Ce huit mille pages que nous conservions dans des boîtes ont été recopiées et assemblées en dix-sept volumes. Depuis une semaine, jour et nuit, j'ai revécu l'épopée du Gotal en relisant *Les Montcorbier* de Monique.

Pendant quarante ans, nous avons construit notre pays fictif, nous l'avons habité. Les autres ne le connaîtront jamais que de l'extérieur. Nous y avons vécu les plus exaltants moments de notre vie.

Grâce à cette «famille dans le mur», nous avons eu le privilège d'habiter deux mondes en même temps, celui de nos maris et de nos familles heureuses, et celui de nos aventures échevelées. Nous croyions que tous les gens existaient comme nous, sur deux plans. Cela nous paraissait la chose la plus ordinaire. Je réalise maintenant que c'était un rare privilège, celui de la créativité. De l'avoir partagé le rend encore plus précieux.

On présente parfois à la télé les films qui ont enchanté notre jeunesse: *Gunda Din, Drums, Les lanciers du Bengale*, ces décors du Gotal filtrés à travers l'Inde. J'y redécouvre la camaraderie entre ma soeur et moi. Nous étions si habituées à nous retrouver en pensée, dans notre univers unique, pendant tant d'années.

Je revois toujours ses yeux verts avec lesquels j'avais appris depuis toujours à communiquer, par-dessus la tête des autres.

Car au milieu de notre vie occupée d'écolières, de mères de famille, nous forgions notre monde imaginaire, et tout nous était utile, tout apportait de l'eau au moulin.

Que d'heures nous avons passées à vivre nos histoires en marchant vers le couvent des Ursulines, le matin. Le soir dans nos lits. Sur la plage d'Old Orchard. Dans la balançoire de bois de l'Hôtel du Portage où nous causions six heures d'affilée, parties très loin au Gotal, complices, heureuses.

Nous enregistrons des pensées, des phrases, des citations utiles ou familières. Cela servirait. Ou cela était déjà noté, déjà exprimé. Nous écrivions dans tous nos moments libres et nous lisions ensuite à haute voix, en les commentant, ces récits dont nous partagions le décor et les personnages.

Les Montcorbier vivaient. Que nos trente manuscrits soient connus ou non, publiés ou oubliés, ils nous ont procuré des années de plaisir. C'est assez pour justifier leur existence.

Je viens de fermer le dernier des volumes de ma soeur, *L'aube du Gotal*, de revivre la mort de Paul et, à travers lui, celle de Monique. Je l'ai lu avec les larmes que je n'avais jamais pu verser, lorsque je lisais tout haut ce manuscrit avec Monique, six mois avant sa mort. Lorsqu'à chaque parole, chaque pensée de Paul, elle préparait son propre départ.

Quand elle cite dans son manuscrit ce proverbe oriental: «Quand tu est né,

tu pleurais, et tout le monde riait; quand tu mourras, tâche de rire et que les autres pleurent», elle écrivait son oraison funèbre.

Quand elle griffonnait entre les lignes: «prononcer son adieu», c'est elle qui renonçait. Ce livre, lu à deux, au pied du lit où elle était étendue, avec ses yeux extraordinaires, a marqué le moment le plus fort de ma vie. Je me disais: «Elle n'est déjà plus là», et je savais que c'est ce qu'elle pensait aussi.

Il ne faut pas lire *L'aube de Gotal* comme la conclusion d'une grande épopée, mais comme un testament. C'est ce que Monique a écrit de plus beau, et c'est ce qui l'a aidée à mourir si courageusement. La force qu'elle prêtait à Paul de Montcorbier, c'était la sienne. Dans sa grande humilité, elle ne semblait pas s'en douter. Jusqu'à la fin, comme Paul, elle nous a tous ménagés, taisant ses problèmes, attentive aux nôtres.

Elle raconte quelque part comment Paul traverse une grande salle de réunion, sous les yeux de tous, en boitant, sa canne à la main.

Elle prophétisait sans le savoir. Quelques années plus tard, j'ai vécu avec elle cette même expérience, dans une salle paroissiale de Saint-Henri où nous étions invitées comme écrivains. Elle venait de subir une opération, sa jambe était inerte, elle marchait avec une prothèse et une canne. Elle avait levé le menton, redressé les épaules et avancé résolument, malgré sa gêne d'exposer à tous son infirmité toute nouvelle.

Le dernier jour de Monique, à l'hôpital, je lui ai promis: «Je m'occuperai de tes Montcorbier, Paul vivra, comme tu l'as voulu.»

Elle m'a répondu: «Ça n'a plus d'importance.»

J'ai compris alors ce que c'était que la mort. Comme le dit Monique dans *L'aube du Gotal*: «Il suffit de se détacher de l'oeuvre de ses mains.»

Elle m'a montré le chemin. J'ai retrouvé dans *L'aube du Gotal* la leçon qu'elle m'a enseignée. J'espère que je saurai m'en servir, le moment venu. Merci Monique.

Raymonde Simard-Martin

Le souvenir de Monique Corriveau est très vivace en moi. Monique et sa soeur Suzanne Martel sont les deux premiers auteurs que j'ai contactés

